

l'Église, mais par rapport à l'État. Cette double indépendance est à ses yeux indispensable pour éviter que les ouvriers anglais, qui vivent sur le plan matériel « *dans une condition de servitude égyptienne* »⁵², ne paient du prix d'une nouvelle servitude, intellectuelle celle-là, leur accès à la culture des classes instruites :

*Il en est de l'éducation d'un peuple libre comme de la propriété ; elle ne sera jamais bien adaptée à sa fin que si on la remet entre les mains du peuple lui-même. Lorsque le gouvernement intervient, il désire exercer un contrôle sur les pensées et modèle jusqu'à l'intelligence des sujets. Lui confier le pouvoir de faire l'éducation d'un peuple, c'est le dernier terme de cette politique néfaste, si longtemps ruineuse pour la société, qui permet à un seul individu, ou à un petit nombre, de diriger et de contrôler la conduite de plusieurs millions d'hommes. Mieux vaudrait pour les hommes être privés d'éducation que de recevoir leur éducation de leurs maîtres ; l'éducation ainsi entendue n'est plus que l'enchaînement du bétail que l'on rompt au joug, du chien de chasse que l'on dresse à force de sévérité à oublier la violence des impulsions de la nature et, au lieu de dévorer sa proie, à l'apporter aux pieds du maître*⁵³.

Hodgskin, dont Brian Simon souligne la proximité idéologique en matière éducative avec William Godwin⁵⁴, restera fidèle, après l'expérience des *Mechanics'Institutes*, à cette politique de double indépendance complète de l'enseignement populaire, au nom du refus de l'asservissement idéologique d'une classe sociale dont il fut l'un des premiers à exprimer les potentialités émancipatrices⁵⁵.

3. L'ÉDUCATION COMME MOYEN DE LUTTE CONTRE LE « VIEUX MONDE IMMORAL » : ROBERT OWEN « L'INFIDÈLE » ET LES « ÉCOLES RATIONNELLES »

Une histoire de la sécularisation des conceptions politiques et éducatives britanniques dans la première moitié du siècle, même brièvement esquissée, ne peut pas ne pas souligner l'importance de l'œuvre de Robert Owen (1770-1858). C'est en 1817, comme le signalent tous ses biographes, et comme il l'indique lui-même dans son *autobiographie* inachevée⁵⁶, que s'opère chez Robert Owen la mutation décisive du patron philanthrope, expérimentant une politique sociale particulièrement audacieuse dans ses filatures de New Lanark (Ecosse), en théoricien et militant d'une nouvelle organisation sociale fondée sur la propriété collective et l'égalité distribution des richesses produites. Or la propagande intense à laquelle il se livre sur ce thème, à partir des conférences qu'il donne à ce sujet à Londres à l'été 1817, se présente alors avant tout comme un défi lancé moins aux classes dirigeantes – il ne perdra que lentement l'espoir de les persuader de la pertinence de ses vues – qu'aux Églises chrétiennes et aux religions en général. Dans la seconde de ces conférences (*New State of Society*, 21 août 1817), après avoir formulé le projet auquel, sous des formes et des appellations variées, il devait consacrer le reste de son existence, celui des « *villages de coopération et d'assistance mutuelle* » (ces communautés organisées sur des bases entièrement nouvelles où le moteur de

⁵² *Mechanics' Magazine*, 6 octobre 1823, cité par E. HALÉVY, *op. cit.*, p. 81.

⁵³ Article du *Mechanics' Magazine* (Londres) du 11 octobre 1823, destiné à présenter le projet d'un *Mechanics' Institute*, passage cité par Elie HALÉVY, *op. cit.*, p. 83, et par Edouard DOLLEANS, *Le chartisme (1830-1848)*, Paris, H. Floury, 1912, tome 1, p. 43 (c'est cette dernière traduction qui est ici reproduite)

⁵⁴ B. SIMON, *Radical reformers in education*, p. 132.

⁵⁵ En 1847-1848 encore, il maintiendra dans une série d'articles à l'occasion du projet de loi éducative (projet Macaulay) visant à accentuer l'intervention de l'État dans l'enseignement élémentaire populaire qu'il n'y aurait rien à gagner à remplacer l'enseignement des Églises par un enseignement d'État (E. HALÉVY, *op. cit.*, p. 147).

⁵⁶ Robert OWEN, *The life of Robert Owen, by himself, Selected Writings* (Gregory Claeys ed.), Londres, W. Pickering, 1993, tome 4.

l'activité n'est plus la recherche égoïste du profit individuel), Owen pose devant son auditoire la question de savoir pourquoi une telle solution aux maux de la société n'a pu jusqu'alors être expérimentée, ni même sérieusement examinée. Non sans solennité (« *Quelles que soient les conséquences personnelles [de mes paroles], j'accomplirai maintenant mon devoir* »), il poursuit :

*Je vous déclare, mes amis, que jusqu'ici vous avez été empêchés de savoir en quoi consiste le bonheur seulement en conséquence des erreurs – des graves erreurs – qui ont été mélangées aux notions fondamentales de toutes les religions qui ont été jusqu'à présent enseignées aux hommes. Celles-ci ont pu -faire de l'homme le plus inconsistant, et le plus misérable des êtres ; un animal faible et imbécile ; un bigot furieux et fanatique, ou un misérable hypocrite... Dans toutes les religions qui ont été jusqu'ici implantées de force dans l'esprit des hommes [forced on the minds of men], de profonds, dangereux et lamentables principes de désunion, de division et de séparation ont été étroitement entremêlés à toutes leurs notions fondamentales. Leurs conséquences les plus certaines ont été les affreux effets de l'animosité entre les religions, infligés au monde à travers toute son histoire avec tant d'implacable sévérité, ou tant de folie zélée et furieuse !*⁵⁷

Mettant en garde contre le risque de transporter, dans les futures communautés qu'il envisage, « *une simple parcelle d'intolérance religieuse, ou de sentiments sectaires de division ou de séparation* », Owen ajoute :

*Je ne suis pas de votre religion, ni d'aucune religion enseignée à ce jour dans le monde. Toutes m'apparaissent étroitement associées à beaucoup, beaucoup d'erreurs... Tel est, mes amis, le changement qui doit intervenir dans vos cœurs et vos esprits, et dans toute votre conduite, avant de pouvoir entrer dans ces demeures de paix et d'harmonie. Maintenant, mes amis, je suis content que vous m'appeliez un infidèle, et que vous me considériez comme le pire, le plus dépravé de tous les êtres humains jamais parus sur la terre : cela n'enlèvera pas à ce que je dis la moindre once de vérité*⁵⁸.

Cette déclaration de rupture avec toutes les religions existantes, dont on ne peut nier tout au moins le courage politique, est parfois considérée avec quelque gêne par certains biographes d'Owen, comme une sorte d'excentricité qui n'apporterait rien à son propos fondamental, ou comme le signe du fait qu'Owen, se plaçant lui-même sur le terrain de ces religions dont il dénonçait la fausseté, aurait entrepris de prêcher en prophète une nouvelle religion du salut de l'humanité⁵⁹. Il est vrai qu'Owen est, à partir de ce moment, profondément pénétré de l'idée que son pays, et avec lui l'humanité entière, court à la catastrophe économique, sociale et morale en poursuivant dans la voie *capitaliste* suivie jusqu'alors (c'est à ce moment que le mot *capitaliste* fait son apparition dans le vocabulaire politique anglais et européen). Le sentiment de l'imminence d'un désastre, alors qu'une sorte de terre promise est en même temps si proche, donne à ses écrits et à ses discours un ton « millénariste », nourri d'images empruntées à la Bible, culture commune de l'orateur et de son public : « *Etant donné*

⁵⁷ Robert OWEN, *New state of Society*, Selected Writings, tome 1, p. 207.

⁵⁸ *Ibid.* Owen commentera en ces termes ce discours mémorable dans son autobiographie : « *Je m'attendais, après une dénonciation aussi audacieuse des préjugés les mieux ancrés et de toutes les croyances, à voir fondre sur moi la vindicte des bigots et des superstitieux, et à être mis en pièces en pleine réunion. Il y eut une pose, le plus profond silence. [Quelques pasteurs tentèrent] d'entraîner l'auditoire par quelques sifflets timides. Mais ceux-ci, à mon grand étonnement, furent couverts par les applaudissements de toute l'assemblée, et ce furent les plus chaleureux que j'aie jamais entendus... Je dis alors aux amis assis à côté de moi : « Nous avons emporté la victoire. La vérité franchement exprimée est toute puissante » (traduit et cité par A. L. MORTON, *Textes choisis de Robert Owen*, Paris, Ed. Sociales, 1963, p. 167-168 ; texte original : *The Life of Robert Owen, by himself, Selected Writings, op. cit.*, t. 4).*

Une autre version de cette même réunion présente l'opposition principale comme venant ce jour-là des radicaux traditionnels, indignés de voir Owen détourner ses auditeurs du combat pour la réforme électorale. C'est ce que signale Gregory CLAES, *Citizens and Saints, Politics and anti-politics in early British socialism*, Cambridge University Press, 1989, p. 70.

⁵⁹ « *En août 1817 Owen commença soudain à parler avec la langue d'un visionnaire* » (Gregory CLAES, *Selected Writings of Robert Owen*, Introduction, t. 1, p. XXX).

la façon dont Owen et ses confrenciers prophétisaient que « la prospérité déferlerait », il était inévitable qu'ils rassemblent autour d'eux les enfants d'Israël »⁶⁰, écrit E.P. Thompson, qui consacre à Owen des pages remarquables largement mises à contribution ici. Mais ce qui distingue Owen d'un prêcheur d'une nouvelle religion est tout aussi important que ce qui l'en rapproche. Ce qui rend possible la nouvelle organisation harmonieuse du monde (qu'Owen appellera *socialisme* à partir des années 1830) n'est pas en effet une nouvelle Révélation, mais bien le développement moderne réel de la science et de la grande industrie. C'est en effet cette dernière qui permet, pour la première fois dans l'histoire humaine, de créer suffisamment de richesses pour assurer le bien-être de tous, à condition de l'arracher à la logique de la compétition pour le profit qui transforme cet instrument potentiel d'émancipation de l'humanité en instrument de son asservissement⁶¹. Les communautés qu'Owen et ses partisans tentent sans relâche de mettre sur pied, aux Etats-Unis comme en Grande-Bretagne, à partir des années 1820, ne sont donc pas unies autour d'une conception religieuse spécifique (à la différence de toutes les expériences communautaires antérieures, comme le souligne l'historien du mouvement ouvrier George Cole⁶²) ; elles sont fondées sur le principe de la plus complète liberté de conscience pour les croyants et (précise Owen) pour les incroyants. Les institutions de *New Harmony* (la première colonie oweniste établie aux Etats-Unis, dans l'Indiana, à partir de 1824, sous la surveillance souvent paternaliste d'Owen lui-même), si elles ne sont sans doute pas pleinement démocratiques (ce qu'on a souvent signalé à juste titre), sont assurément totalement laïques, chacun devenant libre de pratiquer le -culte de son choix, ou de n'en pratiquer aucun.

Cette laïcité – Owen, bien entendu, ignore le terme, mais Condorcet avant lui l'ignorait également – est plus qu'une condition du « vivre ensemble » pour des hommes et des femmes aux éventuelles appartenances confessionnelles multiples ; c'est, aux yeux d'Owen et de ses partisans, le moyen indispensable de se libérer de l'influence morale de religions qui font perdre de vue l'objectif naturel de la vie humaine – le bonheur en ce monde – et détruisent le sens moral (basé pour Owen sur un sentiment d'appartenance à « *la race humaine* »), dès lors qu'elles divisent l'humanité en élus (ceux qui, pour chaque religion, adoptent ses dogmes spécifiques) et réprouvés (ceux qui les récusent). Sans doute Owen croit-il à l'existence d'une puissance inconnue⁶³ ; mais celle-ci étant totalement inconnaissable, tout culte à son égard est inutile – et tout clergé également. Sans doute aussi emploie-t-il fréquemment, pour désigner ses conceptions, le terme de *religion* (« *religion de la charité* » à partir de 1817 ; « *religion rationnelle* » à partir des années 1830). Mais cette « religion » a ceci de particulier qu'elle est indépendante de toute croyance en une survie personnelle – et même de toute foi positive en l'existence d'un Créateur (dans l'écrit de septembre 1817 qu'il fait paraître à ses frais dans plusieurs grands journaux londoniens, Owen appelle de ses vœux, ou plus exactement proclame la venue d'une

⁶⁰ E. THOMPSON, *op. cit.*, p. 720.

⁶¹ « *Le machinisme, qui pourrait être la plus grande bénédiction de l'humanité, est dans les conditions sociales actuelles sa pire malédiction* » (*New State of Society*, 1817, *op. cit.*, tome 1, p. 203). Owen défendra cette idée-force jusqu'à la fin de sa vie (cf. *The life of Robert Owen*, tome 4, p. 20) : « *Depuis la découverte de l'énorme et incalculable pouvoir de rendre le travail manuel superflu, de rendre possible pour la race humaine la création de richesses avec l'aide de la science, la grande erreur de l'économie politique a été de faire des hommes les esclaves de la science, au lieu de faire de celle-ci, comme la nature le demande, l'esclave et la servante de l'humanité.* » Owen « le prophète » apparaît d'abord ici comme un précurseur de la critique de l'économie politique du capitalisme libéral et de l'école utilitariste.

⁶² « *Les communautés établies [aux Etats-Unis] avant Owen avaient toutes, sauf erreur, un fondement religieux. La différence essentielle entre ces communautés et celles projetées par Owen, Fourier et Cabet était que ces derniers visaient à enseigner au monde une nouvelle façon de vivre plutôt qu'à soustraire un petit nombre à la contamination de la méchanceté humaine.* » (G.D. H. COLE, *A History of socialist Thought, t. 1, The forerunners (1789-1850)*, London, Macmillan, 1955, p. 97).

⁶³ On ne suivra pas ici Maurice Dommanget, dont le commentaire sur la pensée éducative d'Owen a pourtant largement guidé la présente analyse, mais qui est manifestement dans l'erreur en écrivant : « *En dépit de quelques formules sacrifiant à l'opportunisme, il est certain qu'Owen ne croyait pas en Dieu 'pouvoir créateur de l'univers'* » (*Les grands socialistes et l'éducation*, p. 186). En fait, Owen était un *infidèle*, un non-chrétien, mais non un athée. Cependant – et c'est en quoi M. Dommanget a raison de voir en Owen un *educationist* laïque – il ne concevait pas sa croyance en une divinité inconnaissable comme devant faire l'objet d'un enseignement scolaire quelconque.

« religion de la charité déconnectée de la foi »⁶⁴). Dans les années 1830 et 1840, quand Owen aura groupé autour de lui un nombre plus ou moins conséquent de partisans, ces « rationalists » se considéreront en général comme non-chrétiens⁶⁵. Parler de « religion de substitution » serait donc ici tout à fait inadapté, sauf à donner au mot de religion un sens si extensif qu'il ne signifierait plus rien. Ce à quoi Owen donne le nom de religion est bien plutôt une doctrine de combat contre l'immoralisme des religions existantes, principal facteur de survie du « vieux monde immoral » dont il s'agit de hâter la disparition⁶⁶. « En outre, signale E.P. Thompson, il y avait une différence importante entre l'owenisme et les croyances antérieures qui avaient canalisé l'élan millénariste. Avec les owenistes, le règne millénaire ne devait pas arriver, il devait être fabriqué par leurs propres efforts. »⁶⁷

Ce n'est pas seulement en raison de sa critique des religions existantes que Robert Owen doit trouver une place de premier plan dans cette esquisse d'analyse de la sécularisation des conceptions du monde dans la première moitié du XIXe siècle européen, mais aussi en raison de l'idée qu'il considéra toujours comme sa principale découverte théorique – en réalité, largement inspirée, non sans un certain schématisme, de la pensée éducative des Lumières anglaises et françaises : l'idée de la détermination du « caractère » de l'individu (sa conception du monde, ses valeurs et ses normes de comportement) par son environnement social (*surroundings*). De son expérience de New Lanark, il tire, dès son premier écrit important (*A new view of Society*, 1813), l'enseignement suivant : « Formez une population rationnellement, quelle qu'elle soit, et elle se comportera rationnellement. Fournissez un emploi honnête et utile à ces personnes ainsi formées, et de tels emplois seront largement préférés aux occupations malhonnêtes ou nuisibles. »⁶⁸ L'éducation pour tous les enfants, et le plein emploi pour tous les adultes, sont à ses yeux les deux principes majeurs d'une société enfin réconciliée avec elle-même. Sans pouvoir être considéré lui-même comme un auteur d'écrits pédagogiques, Owen a ainsi largement contribué à développer l'idée qu'à la base de l'éducation moderne (ou « rationnelle ») se trouve la substitution du raisonnement autonome de l'enfant à la croyance imposée⁶⁹. Dès 1813 il peut écrire : « Dans beaucoup d'écoles, les enfants des pauvres et des classes laborieuses n'apprennent jamais à comprendre ce qu'ils lisent. Dans d'autres écoles, les enfants, en raison de l'ignorance de leurs instructeurs, apprennent à croire et non à raisonner, et deviennent ainsi incapables de jamais penser correctement. »⁷⁰

Une réforme éducative fondamentale s'impose donc. Est-elle possible dans l'environnement social que le capitalisme anglais impose à ceux qu'il emploie ? Owen est rapidement convaincu du contraire. Il faut sans aucun doute enlever aux hommes de religion la direction de l'enseignement – Owen

⁶⁴ « La domination de la foi a cessé... Son règne de terreur, de désunion, de séparation et d'irrationalité a été fracassé comme le vase d'un potier. La folie et la stupidité de ses dévots est devenue évidente aux yeux du monde... La RELIGION DE LA CHARITÉ, DÉCONNECTÉE DE LA FOI, est établie pour toujours » [« The RELIGION OF CHARITY, UNCONNECTED WITH FAITH, is established for ever »] (*Développement [sic] of the plan for the relief of the poor, and Emancipation of mankind*, op. cit., t. 1, p. 227, daté du 6 septembre 1817, publié notamment dans le *Times* du 10 septembre ; les mots en majuscule le sont dans le texte). Owen suit ici de près l'Épître aux Corinthiens de Paul (« La plus grande des trois est la charité... »), non pour s'en prévaloir, mais au contraire pour proclamer l'inutilité de la foi chrétienne, qui n'a pas su chasser de la Terre la misère et l'ignorance.

⁶⁵ Cf. E. THOMPSON, op. cit., p. 713 : « La coopération offrait un cadre où les rationalistes et les chrétiens, les radicaux et les individus politiquement neutres pouvaient travailler ensemble .»

⁶⁶ Le « nouveau monde moral » qu'Owen appelle à réaliser (c'est le titre du journal qu'il a dirigé de 1834 à 1845) se dresse chez Owen en opposition au « vieux monde immoral », qu'il s'agit de faire disparaître.

⁶⁷ E. THOMPSON, op. cit., p. 721.

⁶⁸ R. OWEN, *A new view of Society, or Essays on the principle of the formation of the character, and the application of the principle to practise, Selected Writings*, t. 1, p. 54 (second essai).

⁶⁹ C'est pourquoi Owen accorde, l'un des premiers en Grande-Bretagne, une grande importance à l'école maternelle. Celle de New Lanark était animée par un maître formé par Pestalozzi, dont Owen avait visité l'établissement en Suisse.

⁷⁰ R. OWEN, *A new view of Society*, p. 57 (troisième essai, également publié par B. SIMON dans son anthologie *The radical tradition in education in Britain*, Lawrence and Wishart, 1972, p. 65-89).

réaffirmera encore cette conviction dans son dernier écrit⁷¹ ; mais cette condition, quoique nécessaire, n'est pas suffisante. Dans une organisation sociale vouée à former sans cesse des maîtres et des esclaves (Owen ne dit pas « à reproduire », mais en définitive c'est bien de cela qu'il s'agit), l'éducation de ces derniers ne peut être qu'une éducation à leur future condition d'esclaves salariés. L'« utopie » des communautés owenistes, aux yeux des socialistes révolutionnaires de la période ultérieure, consistera à espérer que de nouvelles conditions d'existence, indépendantes du mode de production capitaliste et du système d'échange monétaire qu'il engendre, peuvent être créées au sein du système dominant, ou plutôt parallèlement à lui, et faire la preuve de leur supériorité de façon si éclatante qu'un renversement révolutionnaire de l'ordre existant devienne inutile. Mais ce qui justifie cette « utopie » aux yeux d'Owen et de ses partisans est bien le caractère à leurs yeux absolument utopique, au sens d'irréaliste, des efforts qui viseraient à remédier à la situation effroyable faite aux enfants du peuple, voués au travail précoce ou / et à un endoctrinement scolaire obtus, sans transformation radicale des conditions matérielles d'existence imposées par le capitalisme. En 1848, résumant les convictions de sa vie en matière éducative (il a alors 78 ans), il peut déclarer : « *L'ancien système désire soit-disant l'éducation générale, et il s'ingénie sans -cesse à ce qu'on empêche la classe ouvrière d'y arriver, c'est-à-dire qu'il retire d'une main ce qu'il donne de l'autre. Il reconnaît que les hommes sont ce que les font les circonstances et il les retient constamment dans des circonstances défavorables, tandis qu'il lui serait très facile qu'il en fût autrement.* »⁷²

Owen représente ainsi, dans une histoire des politiques scolaires « alternatives », une transition entre les politiques du « droit à l'éducation pour tous » des années 1790 (de chaque côté de la Manche) et celles des courants socialistes de la seconde moitié du XIXe siècle. On le voit clairement si on examine ses positions en matière éducative à la lumière des trois « critères » de classification des politiques scolaires laïcisatrices proposés dans le chapitre 3 du présent travail. Il donne en effet à la question de la suppression de la domination des Eglises sur l'école (premier critère) une réponse très proche de celle du courant le plus laïque de la Révolution française, non certes dans toutes ses considérations théoriques, mais sur le plan pratique (séparation absolue entre le religieux, qu'il soit confessionnel ou non, et le scolaire, entre la foi et le savoir, entre les fonctions d'enseignant et de prêtre). Il se saisit de la lutte contre l'inégalité dans l'accès au savoir (second critère) pour la reformuler en tenant compte des nouvelles conditions socio-économiques de son temps, et faire de l'« ancien système » (expression équivalente, dans la terminologie d'Owen, à « capitalisme dominant ») le responsable de l'exclusion des masses hors de la culture, à travers cette formule remarquable : « *il retire d'une main ce qu'il -donne de l'autre* ». Il refuse enfin de voir un endoctrinement d'Etat (troisième critère) se substituer sur le terrain scolaire à l'endoctrinement des Eglises. Plus précisément (et à la différence des positions les plus réticentes, en France, envers une éducation « par l'Etat », en particulier celle de Condorcet, qui maintenait néanmoins le principe d'une éducation publique), Owen, avec bien des radicaux démocrates de son temps, en repousse le principe même. Allant plus loin que

⁷¹ L'*Autobiographie* d'Owen (écrite après 1850) est précédée d'un dialogue entre un interlocuteur (sceptique, puis convaincu, étrangement nommé *Inquisitor*) et Robert Owen lui-même (« R. O. »), qui contient le passage suivant :

« R.O. : Avez-vous observé combien les prêtres du monde entier ont toujours été désireux de placer l'éducation des enfants sous leur contrôle et sous leur direction, et combien ils sont opposés à tous ceux qui peuvent avoir quelque influence en cette matière sans être eux-mêmes religieux ?... Avez-vous réfléchi à la cause de ces efforts acharnés pour prendre possession des jeunes esprits ?... Les prêtres du monde entier savent bien qu'ils peuvent aisément implanter leurs croyances de force dans les jeunes esprits, si absurdes que ces dernières paraissent aux yeux des autres sectes et confessions.

– *Inquisitor* : Vous ne dites là rien de neuf. Toutes les époques passées l'ont su. Les prêtres de tous les pays modèlent l'esprit des enfants conformément à leurs propres idées, et laissent ainsi le monde, et eux-mêmes, dans l'ignorance complète de la façon dont il faudrait éduquer la race humaine, pour la rendre bonne, sage et heureuse. A l'inverse, les moyens par lesquels ils affirment chercher à produire ce résultat sont les plus sûrs pour rendre le peuple ignorant, dépravé et misérable, pour maintenir toutes les nations dans la désunion et l'irrationalité, tant théorique que pratique. » (*The Life of Robert Owen...*, op. cit., t. 4, p. 28-29)

⁷² Robert OWEN, *Discours à la société fraternelle centrale*, 10 avril 1848, cité par Maurice DOMMANGET, *Les Grands Socialistes et l'éducation*, Paris, Colin, 1970, p. 179.

la plupart d'entre eux, il se désintéresse d'ailleurs rapidement du combat politique proprement dit. Chercher à imposer par la voie parlementaire quelque réforme que ce soit, dans le domaine éducatif comme dans tout autre, est pour lui une impasse, et la lutte pour le suffrage universel, une simple perte de temps.

Mais d'autant plus forte est sa conviction que dans le domaine scolaire, comme dans les autres domaines de la vie sociale, il appartient au peuple de prendre lui-même ses affaires en main, et de se donner les moyens de réaliser lui-même ce que ses maîtres lui refusent. Ce point de vue allait pour quelque temps, après le *Reform Bill* de 1832, rencontrer l'élan politique d'un mouvement populaire indigné de se voir refuser ses droits politiques ; ce dernier tentera alors de se lancer dans la grande expérience de la construction, dans tous les domaines de la vie sociale, y compris le domaine éducatif, d'une contre-société en rupture totale avec l'ordre établi. Cette heure de gloire de l'owenisme devenu pour un bref moment (1833-1834) l'expression de l'aspiration de tout un peuple à s'émanciper d'un ordre oppressif – Owen devenant lui-même en 1833 le dirigeant du premier syndicat construit en Grande Bretagne à l'échelle nationale, au succès aussi fulgurant qu'éphémère⁷³ – allait marquer en profondeur les luttes éducatives en Grande-Bretagne. Dès 1825, la *London Cooperative Society*, mouvement oweniste qui se proposait « *l'établissement d'une communauté sur les principes de la coopération mutuelle* » aux environs de Londres, prévoyait dans son article XIII :

*Nous garantissons à tous les enfants entrant dans la communauté, ou nés en son sein, la meilleure éducation physique et intellectuelle que permet l'état présent des connaissances humaines. Aux parents pris individuellement, et aux enseignants à qui ils les confieraient dans ce but, l'enseignement de leurs convictions particulières est assuré : mais il est interdit aux enseignants employés par la communauté de s'occuper d'instruction religieuse*⁷⁴.

Cette communauté londonienne ne vit jamais le jour, par manque de fonds, et plusieurs autres, finalement constituées sur les mêmes bases dans les deux décennies suivantes, eurent en général une durée de vie assez brève. Il n'en reste pas moins que le plan ici tracé est bien celui d'une école totalement neutre sur le plan religieux, c'est-à-dire strictement laïque. La communauté oweniste ne demande pas à ses membres d'abandonner leurs convictions religieuses ; elle permet même aux parents de donner à leurs enfants l'instruction de leur choix ; mais celle-ci ne concerne pas l'école commune et devient une affaire privée. La Bible n'est plus le livre de lecture des enfants des écoles owenistes⁷⁵, et les maîtres, pour la première fois dans l'histoire de l'éducation populaire britannique, reçoivent la consigne non de dispenser telle ou telle conviction religieuse, mais de ne leur donner aucune instruction religieuse du tout.

Ces réformateurs radicaux en matière éducative (titre d'un ouvrage de B. Simon⁷⁶) de la première moitié du XIXe siècle britannique que furent (entre autres aspects de leur activité multiforme) Carlile, Hodgskin et Owen témoignent ainsi, par-delà les différences de leurs parcours politiques, sociaux et idéologiques propres, de l'intense effort visant à permettre aux exclus de la culture des élites dominantes de s'approprier en dépit de ces dernières le savoir dont ils sont privés, et cela non seulement comme un moyen d'améliorer le sort individuel de chacun, mais comme la source d'un pouvoir collectif nouveau, comme un point d'appui décisif pour des luttes *émancipatrices* visant à établir la société sur d'autres bases plus justes et plus fraternelles. Dans la mesure où les

⁷³ La *Grande Union nationale consolidée des Métiers* (*Grand National Consolidated Trades Union*) compta jusqu'à 500 000 adhérents en 1833 ; le mouvement s'effondra dès l'année suivante.

⁷⁴ B. SIMON, *op. cit.*, p. 211.

⁷⁵ Il faudrait naturellement vérifier au cas par cas si cette orientation laïque était bien celle de toutes les communautés owenistes. Brian Simon présente le projet de 1825 évoqué plus haut comme illustratif du mouvement en général (*ibid.*).

⁷⁶ B. SIMON, *The radical tradition in education in Britain*, Londres, Lawrence & Wishart, 1972.

« dénominations » religieuses chrétiennes, et en premier lieu l'Église d'Angleterre, apportent un soutien direct à ce « *vieux monde* » globalement rejeté, ces réformateurs radicaux sont conduits à intégrer à leur combat la lutte pour soustraire le peuple à l'influence des religions organisées, notamment à l'école, au risque d'être stigmatisés comme *infidels* par les défenseurs de l'ordre établi (ce que Richard Carlile paya au total de dix années passées en prison). Leurs conceptions éducatives, si elles s'inscrivent dans toute une tradition britannique, jusqu'à un certain point assurément spécifique, d'un refus décidé que l'éducation ne devienne une affaire de l'État, témoignent aussi avec force de leur engagement pour établir un « enseignement pour le peuple » libre de tout lien avec les mouvements religieux, et dépourvu de toute instruction religieuse spécifique. Le mouvement ouvrier britannique en formation se dote ainsi dans la première moitié du XIXe siècle, en matière scolaire, d'une culture politique à orientation principalement laïque.

4. MOUVEMENT CHARTISTE ET ÉDUCATION NON RELIGIEUSE : WILLIAM LOVETT, LES PREMIÈRES « SECULAR SCHOOLS »

Dans les années précédant 1848, l'expression peut-être la plus remarquable de cette culture ouvrière laïque est le vaste projet d'auto-éducation populaire rédigé en 1840 par un dirigeant du mouvement chartiste, l'ébéniste William Lovett⁷⁷ (1800-1877), principal représentant du courant dit du « chartisme de la force morale », dont la rivalité avec le « chartisme de la force physique » traverse toute l'histoire du mouvement. C'est en prison, à Birmingham, où il est arrêté en août 1839, en tant que secrétaire de la Convention nationale chartiste réunie dans cette ville, et condamné à un an de détention, que Lovett rédige *Le Chartisme, une nouvelle organisation pour le peuple* ; texte d'une centaine de pages qu'il signe conjointement avec son co-détenu Collins, leader chartiste de Birmingham. L'ouvrage paraît à la sortie de prison des deux hommes (1840).

Lovett s'assigne dans *Le Chartisme...* deux objectifs. Il s'agit pour lui d'abord d'exposer et de défendre le programme politique de la *Charte du peuple*. Plus d'un million de signatures (1 283 000) venaient d'être recueillies, dans une atmosphère de grande effervescence politique, en soutien à ce

⁷⁷ Elevé sur la côte de Cornouailles par une mère très pauvre (son père, un caboteur, étant mort noyé), W. Lovett commença à travailler très jeune. Devenu, à Londres, menuisier puis ébéniste, il acquit une formation d'autodidacte et se lia précocement au mouvement coopératif oweniste. L'importance qu'il accordait à la lutte radicale pour le suffrage universel l'éloigna cependant des partisans d'Owen. Il devint, à partir de la fondation de la *National Union of the Working Classes* (1831), puis de la *London Working Men's Association* (LWMA), un des principaux dirigeants du mouvement qui aboutit à l'adoption de la *Charte du Peuple* (mai 1838) dont il fut pour l'essentiel le rédacteur. L'objectif démocratique et radical du Parlement annuel élu au suffrage universel (masculin), qui avait animé le jacobinisme anglais, devenait ainsi l'outil de combat politique du jeune mouvement ouvrier britannique (l'aile la plus avancée évoquait l'étape ultérieure, le suffrage masculin et féminin : Lovett était de ceux-là). Mais l'unité sur le but à atteindre s'accompagna d'une divergence de fond sur les moyens de l'action. Dès ce moment s'opposèrent les « *chartistes de la force physique* » (Feargus O'Connor) et les « *chartistes de la force morale* » (W. Lovett). L'antagonisme entre les deux stratégies et l'affrontement sans merci entre les deux hommes dominent l'histoire du mouvement.

Une fois Lovett sorti de prison (1840), l'ouvrage qu'il avait rédigé derrière les barreaux, *Chartism, a new organisation for the people*, connut un important succès, mais suscita aussi la colère des partisans d'O'Connor qui dénoncèrent une trahison du mouvement. La cassure fut définitive, et Lovett, malgré des efforts répétés jusqu'en 1848, ne parvint pas à donner une vie organisationnelle durable à ses conceptions. Il quitte dès lors l'histoire du mouvement ouvrier, mais non celle de l'éducation laïque, puisque c'est en tant qu'instituteur libre à Londres, directeur d'une des rares *secular schools* de la capitale des années 1850 et 1860, qu'il gagna ensuite sa vie. Son autobiographie (*Life and struggles of William Lovett in his Pursuit of Bread, Knowledge and Freedom*, 1876), plusieurs fois rééditée et commentée au XXe siècle en Angleterre, n'est pas traduite en français, pas plus que son *Chartism...* Le peu d'intérêt éprouvé pour le « chartisme de la force morale » par la tradition marxiste française, qui a en fait suivi O'Connor en considérant Lovett comme un apologiste pré-cocce du renoncement à la lutte des classes – symétriquement à Edouard DOLLEANS, qui l'assimile également au réformisme ultérieur (*Le chartisme (1830-1848)*, Paris, H. Floury, 1912, 2 tomes – explique sans doute au moins partiellement cette méconnaissance.